

**Pour une étude  
de la « Théobotanique » :  
la médecine par les plantes  
dans la mythologie gréco-romaine.**

Tony GOUPIL\*



**Figure 1** - Chiron au centre tenant une poignée d'herbes. Apollon à sa gauche et Esculape à sa droite.

Dans la mythologie gréco-romaine, de nombreuses plantes ont été données aux hommes par les Dieux. Les propriétés des herbes ont bien souvent été découvertes par des héros. Hercule aurait enseigné l'usage de l'heraclion (sorte d'origan sauvage selon Pline l'Ancien). Patrocle était aussi très doué dans l'utilisation des plantes médicinales. Il parvint à guérir Eurypyle, blessé d'une flèche à la cuisse :

*« Patrocle incisa la cuisse avec son couteau pour en extraire le trait acéré, pointu, il lava le sang noir qui en sortait avec de l'eau tiède. Sur la plaie, il appliqua une racine amère qu'il avait broyée de ses mains ; c'était un remède qui calmait toutes les douleurs : alors la plaie sécha et le sang s'arrêta de couler ».*<sup>(1)</sup>

Teucer (roi de Troie) aurait aussi découvert une herbe selon Pline au livre XXV, qui serait le Cétérach officinal :

*« À la même époque Teucer a trouvé le teucion, nommé par quelques-uns hémionion »*

\* T. G. : 24 rue du Fief de la Pénissière, 85120 LA CHÂTAIGNERAIE.

(1) *Iliade*, XI, 827-848.

Le roi du Pharnasse aurait aussi découvert le Pharnacéon. Mais les plantes ne sont pas découvertes que par les guerriers, rois et héros, pendant leurs périple et voyages bien entendu. Elles sont aussi dévoilées aux hommes par les dieux de l'Olympe. Arthémis patronne de l'armoise ou bien Minerve qui donna la connaissance du *Parthenion* à l'Homme selon Pline au livre XXII de son *Histoire Naturelle* :

*« Un esclave chéri de Périclès, le chef des Athéniens, travaillait à la construction du temple dans la citadelle : il tomba du sommet de cet édifice sur lequel il grimpait, et fut, dit-on, guéri par cette plante, que Minerve indiqua à Périclès dans un songe. De là elle fut appelée parthenium πάρθενος, vierge), et consacrée à la déesse. C'est cet esclave dont on a fait une statue en bronze, qui est le fameux Splanchnoptes. »*

Dans cette conception médicale on se rapproche très clairement de ce que l'on appelle l'*enkoimesis* (ενκοίμησις) chez les grecs ou bien *incubatio* en latin. L'incubation c'est quand un dieu guérisseur apparaît en songe à un malade, endormi dans le temple consacré à cette divinité, afin de lui prescrire le remède propre à son mal. Je reviendrai plus tard sur cette notion en parlant d'Asclépios.



**Figure 2** - Bas-relief d'Epidaure, montrant une scène d'incubation. Le dieu posant ses mains sur le malade endormi.

Mais ces héros, mortels ou divinités qui, ponctuellement ou spontanément découvrent une plante (ou font découvrir une herbe), ne sont pas pour autant des mortels-botanistes, des héros-médecins ou des dieux-thérapeutes. Pour remplir cette condition, il faut que le dieu (ou semi-dieu) soit confronté à plusieurs reprises à la botanique, et qu'il soigne lui-même par les plantes régulièrement. L'un des plus grands médecin-botaniste de la mythologie fut Péan (ou Païan). Guérisseur des dieux, le dieu-médecin de l'Olympe, Païôn (Paeon), aurait soigné plusieurs dieux après des batailles dont Héphestos, Hadès ou Arès avec un baume de plante que l'on considère être la pivoine (d'où son nom latin *paeonia*), comme il est dit dans l'*Iliade* :

*« Et le grand Aidès souffrit entre tous quand le même homme, fils de Zeus tempétueux, le blessa, sur le seuil du Hadès, au milieu des morts, d'une flèche rapide, et l'accabla de douleurs. Et il vint dans la demeure de Zeus, dans le grand Olympos, plein de maux et gémissant dans son cœur, car la flèche était fixée dans sa large épaule et torturait son*

âme. Et Païèôn, répandant de doux baumes sur la plaie, guérit Aidès, car il n'était point mortel comme un homme ». (Chant 5).

Il aurait soigné Arès blessé par Diomède :

« Comme le suc de figuier fait, quand on l'agite, cailler le lait blanc et fluide, qui, vite, prend sous les yeux de celui qui le tourne, de même, vite, Péan guérit l'ardent Arès ».

L'expression « fils de Péan » est ensuite employée pour désigner les médecins. Ainsi dans l'*Odyssée* (IV, 231-232), quand l'aède évoque l'Égypte : « Tous les hommes y sont, plus que partout ailleurs au monde, D'habiles médecins, car ils ont du sang de Péan ».

La médecine de Péon est étroitement liée à la pratique botanique. Virgile, dans l'*Enéide*, nous raconte comment le médecin a soigné Hippolyte : *Pæonis medicatum herbis et amore Dianae* (grâce aux herbes de Péon et à l'amour de Diane). D'autres sources nous disent que c'est Esculape qui a soigné l'homme. À moins que Péon ne fasse allusion à Esculape (les deux noms s'étant parfois confondus).

Quoiqu'il en soit la figure de Péon est souvent louée dans les écrits comme un médecin de talent. Nonnos dans *Dyonisiaques* raconte comment Hyménée (amant de Bacchus) fut blessé par la flèche de l'archer Mélanée. Le dieu du vin, désespéré, invoque le secours des dieux :

« envoie-moi Phébus notre frère, habile dans l'art qui calme les douleurs : il guérira cet enfant. Mais non, je me tais. N'inquiète pas Phébus dans l'Olympe. Je l'irriterais en lui rappelant la blessure du charmant Hyacinthe. Envoie-moi, s'il te plaît, Péon. Qu'il vienne, lui qui reste étranger à la tendresse et n'a pas connu les amours ».

On constate donc chez Nonnos, qu'il y a une hiérarchie des médecins. C'est d'abord Apollon qui est appelé, puis Péon en dernier recours. Finalement Bacchus reprend confiance en lui et soigne lui-même l'adolescent, à l'aide du végétal :

« il reprend une douce confiance ; il la presse et retire délicatement de la cuisse sanglante la pointe du trait. Ensuite, il exprime çà et là sur la cuisse le jus de la fleur chère à Bacchus, puis il achève de le guérir à l'aide de son lierre salutaire, et de le reconforter par la liqueur secourable du vin. »

Dans l'*Enéide*, au livre XII, Péon est loué d'une toute autre manière, toute son importance est résumée en une phrase. Iapyx, vieux médecin, jadis aimé d'Apollon, et expert en herbes médicinales, soigne la blessure d'Énée (blessé par une flèche, la *sagitta*). Son acte chirurgical puis la résolution de l'acte thérapeutique est décrit en ces termes par le poète :

Mais Iapyx, pour prolonger la vie de son père mourant,  
avait préféré connaître les vertus des herbes et leur usage médical ;  
il s'était mis à pratiquer, dans l'ombre, d'obscur talents.  
Énée debout, appuyé sur sa longue pique, amèrement se rongeaît,  
entouré d'une foule de guerriers, en présence de Iule en pleurs,

Mais les larmes le laissaient impassible. Iapyx, vieillard déjà,  
revêtu d'un manteau rejeté en arrière, à la manière de Péon,  
avec ses gestes de médecin et les herbes puissantes de Phébus,  
s'affaire beaucoup, mais en vain ; en vain de la main droite,  
il secoue la pointe du fer et cherche à le saisir avec une forte pince.

*La Fortune ne l'aide en rien ; nul secours ne lui vient  
de son protecteur Apollon, et dans la plaine l'horreur sauvage  
se propage de plus en plus; le malheur se rapproche.  
Déjà on voit se dresser un nuage de poussière; les cavaliers surgissent  
et les traits tombent serrés au milieu du camp. Vers le ciel s'élève  
le cri douloureux des jeunes gens, tombant sous les coups de Mars le cruel.  
Alors Vénus, émue par la souffrance imméritée de son fils,  
en bonne mère, va cueillir sur l'Ida de Crète une tige de dictame,  
garnie de ses jeunes feuilles et de sa chevelure de fleurs de pourpre ;  
(les chèvres sauvages connaissent bien cette plante,  
lorsque les flèches rapides se sont plantées dans leur échine) :  
Vénus, entourée d'un nuage qui dissimulait sa présence,  
apporta cette herbe et, œuvrant secrètement en médecin,  
elle la fit infuser dans l'eau d'un splendide bassin, y répandant  
les sucres bénéfiques de l'ambroisie et l'odorante panacée.  
Le vieux Iapyx, sans rien savoir, soigna la blessure avec cette eau,  
et soudain, en effet, la douleur s'éloigna du corps d'Énée ;  
tout le sang au fond de la blessure cessa de couler.  
Bientôt, la flèche obéit à la main de Iapyx et tomba d'elle-même ;  
les forces premières d'Énée revinrent, toutes nouvelles.*

On a donc trois niveaux de médecine dans ce passage de Virgile, trois strates différentes. Tout d'abord le vieillard qui décide de suivre l'art d'Apollon et d'utiliser les simples, puis ce même vieillard qui s'identifie à un médecin plus haut placé que lui (Paéon), et pour finir les limites de ce guérisseur qui a besoin de l'intercession d'une déesse pour sauver Énée. La plante (*dictamnium*) est d'ailleurs révélée à Iapyx non pas par l'incubation, mais de manière discrète. Iapyx ne saura d'ailleurs jamais que c'est la belle Vénus qui est en fait la véritable guérisseuse. On a donc la figure d'un mortel (Iapyx) et d'une déesse (Vénus). Paéon agissant comme médiateur, Iapyx s'inspirant visiblement de ses techniques. Dans cette trilogie, Paéon est comme un demi-dieu, Iapyx tente de se donner une crédibilité en mimant la manière de s'habiller de son « maître » (*Paeonium in morem* dans le texte latin).



**Figure 3** - Iapyx retirant la tête de la flèche de la cuisse d'Énée. Fresque de Pompéi. Ier siècle. Museo Archeologico Nazionale. Naples. On peut voir que Vénus tient une plante dans la main gauche.

On le voit donc dans ce passage, Péon est un modèle, une autorité supérieure en médecine. D'ailleurs d'après Solon, Péon est le patron des médecins par excellence :

*« Il en est qui sont interprètes sacrés des oracles, qui annoncent les calamités futures, qui sont en rapport avec les immortels, mais ils ne peuvent malgré leur science dominer la destinée ; il en est qui professent l'art consolateur de Péon et qui connaissent les herbes salutaires sans pouvoir jamais écarter notre terme inévitable ».*

Mais par la suite Péon devient une épiclèse du nom Apollon, un trope d'*Apollon Medicus* tandis que Paian devint un autre nom pour Esculape. D'ailleurs il est très étonnant de voir qu'il n'y a aucune représentation iconographique de Paeon, alors qu'un Iapyx, médecin mineur, est au moins représenté une fois sur une fresque. On peut donc se demander si Paeon est bien un personnage ayant une identité propre, ou si ce n'est un nom générique pour désigner le médecin ou un surnom d'Apollon ou Esculape ?

### Des noms de plantes significatifs de la puissance des dieux



**Figure 4** - Fresque représentant Hippocrate de Cos avec Asclépios au centre et un visiteur à droite.

Nous l'avons vu, Paeon qui a découvert la pivoine, lui a donné son nom (on retrouve la racine du nom de la divinité dans le nom scientifique de la plante *Paeonia*). De nombreuses plantes portent le nom de dieux ou divinités : Narcissus a donné son nom au narcisse, Orchis à l'orchidée, Hyacinthos à la hyacinthe, la sauge est l'*herba sacra* consacrée à Jupiter, etc... Bien souvent, les dieux de la médecine ont donné leur nom à une plante (qu'ils ont découverte), même à plusieurs dans certains cas, ce qui prouve leur importance dans la médecine des simples.

L'un des cas très frappant est celui d'Hercule. Ce héros n'est pas considéré comme un médecin dans la mythologie. Il a tout au plus le statut de guérisseur, ayant essayé de guérir la plaie de Chiron à l'aide d'un onguent, après l'avoir lui-même blessé d'une de ses flèches. Pourtant trois plantes sont associées à son nom dans l'Antiquité : le pavot d'Héraklès, l'herbe à Héraklès et la panacée d'Héraklès. Ces plantes lui sont consacrées car elles étaient censées soigner

l'épilepsie, mal dont aurait été atteint le guerrier (on utilise encore l'expression de « Mal Héraclien »). Hormis les noms de plantes particulières, on retrouve des noms de familles ou genres de plantes ayant pour racine le nom d'un dieu de la médecine, ce qui est un témoignage, un hommage envers la « sagesse végétale » de ces divinités. On pourra citer la famille des *Asclepiadaceae* qui vient du nom du dieu Asklépios (en grec ancien Ἀσκληπιός)<sup>(2)</sup> ou bien le genre « Chironia », genre de la famille des Astéracées, dont le nom est le dérivé de Chiron. Dans toute cette dénomination, il est parfois difficile de savoir pourquoi une plante porte le nom d'un dieu. C'est le cas de l'hermodactyle.

L'hermodactylus (ερμοδακτύλος) serait une colchicinacée méditerranéenne. Son nom viendrait des mots grecs : *Hermès* (Ερμης : Mercure) et *dactylos* (δακτύλος : doigt), à cause des tubercules disposés comme les doigts d'une main. Le nom de cette plante vient donc de la théorie des signatures. La racine ressemblant à une main, on renforce cette analogie avec le nom de la plante. Mais pourquoi une allusion à Hermès ? Aucun texte, à ma connaissance nous dit que le dieu des voyageurs aurait découvert le rhizome. Ce « tubercule digité » était appelé Hermodactyle principalement par les apothicaires et herbiers selon les botanistes du XVI<sup>e</sup> siècle. Peut-être pour renforcer les qualités thérapeutiques de la plante (on la disait efficace contre les affections des articulations et contre la goutte). Comme si l'esprit du dieu du commerce était insufflé dans le végétal et augmentait les capacités curatives de la plante. Il était peut-être plus pratique pour les anciens pharmaciens de vendre cette plante sous le nom de doigt de Mercure. L'hermodactyle est une plante difficilement identifiable aujourd'hui. Plusieurs botanistes antiques et de la Renaissance (comme Matthiole) ont suggéré que c'était tout simplement le colchique commun décrite par Dioscoride.

C'est donc cette plante « hermodacte » qui va me permettre d'introduire la figure d'Hermès botaniste.

**Figure 5** - Homère recevant l'herbe Moly des mains de Mercure. Bodleian library. University of Oxford. MS. Ashmole 1462.



(2) Il existe plusieurs dérivés du nom, d'Asclépios dans le vocabulaire médical : « Asclepieion », qui désigne le temple de guérison dédié au dieu, ou « Asclépiades », nom donné à plusieurs familles vouées à l'exercice de la médecine. Elles prétendaient descendre du dieu Asclépios.

### Hermès botaniste, Mercure herboriste

Selon la légende le dieu du commerce et des voyageurs aurait découvert les vertus de la Mercuriale, et lui aurait donné son nom. C'est Pline, qui est l'un des premiers à avoir annoncé le dieu comme l'auteur du nom de la plante, au livre XXV de son *Histoire naturelle* :

« *Le linzostis ou parthénion est une découverte attribuée à Mercure ; aussi, chez les Grecs, beaucoup le nomment hermuḗpota, et chez nous tout le monde l'appelle mercuriale.* »<sup>(3)</sup>

On retrouve donc la dénomination « éponyme » de cette plante à la fois chez les latins : *Herba Mercurialis* et chez les grecs : *Hermuḗpota* (ἑρμού ποτα). On reconnaîtra dans ce dernier terme les mots Hermès et *Poa* qui signifie en grec herbe ou pâturage. Ce mot grec a donné son nom à la famille botanique des Poacées qui regroupe plusieurs plantes de type graminées comme le dactyle ou l'agrostide. En effet la Mercuriale est une plante herbacée, vivace et dioïque. On retrouve donc l'allusion au caractère herbacé dans le nom grec de la plante. Aujourd'hui même la mercuriale des jardins est bien souvent appelée « mauvaise herbe ».

De nombreux botanistes, notamment de la Renaissance, à la suite de Pline, vont mentionner le dieu comme inventeur de l'herbe : MATTHIOLE ou Jacques DALÉCHAMPS dans leurs traités respectifs. Leonhart FUCHS quant à lui, parle d'une dénomination similaire mais différente néanmoins au chapitre CLXXX sur la Mercuriale de son *Commentaires tres excellens de l'hystoire des plantes* :

« *Linozostis, ou Hermou boutanion, ou Poa, en Grec, s'appelle es boutiques & en Latin Mercurialis. En Francoys Mercuriale. On la ainsi nommé pource qu'elle a esté inventée & trouée de Mercure* »

Leonhart FUCHS, parle donc du nom « Hermou boutanion », qui correspond à « Hermobotane », autre appellation des traités de médecine botanique. Il précise qu'on la trouve dans les boutiques. La mercuriale était en effet réputée avoir plusieurs propriétés thérapeutiques : purgative et diurétique. Excellente pour le système digestif, cette plante est un très bon laxatif et elle optimise la fonction de l'intestin. On la prescrivait aussi pour la rétention d'eau.

### Le moly « mercurien »

Mais cependant ce n'est pas grâce à cette « herbe » que Mercure a acquis sa renommée d'expert en plantes, c'est avec le Moly. Dans l'*Odyssée*, Homère mentionne pour la première fois cette herbe mystérieuse. C'est la première attestation du terme Moly (*môlu* en grec). Le moly est une plante donnée à Ulysse par Hermès afin



**Figure 6** - Mercure entre l'arum et le plantain. Frontispice. *Dioscoridae pharmacorum simplicium retique medicae libri VIII*.

(3) Il ne s'agit vraisemblablement pas du même parthénion que celui de Minerve.

dele protéger des charmes de Circé :

« Mais écoute : je veux te préserver de ces maux et te sauver. Prends cette plante salutaire, qui écartera de toi le jour sinistre, et rends-toi au palais de Circé. Maintenant je vais t'apprendre tous les pernicious desseins de la déesse. Circé te préparera d'abord un breuvage dans lequel elle jettera des charmes funestes qui seront impuissants. En disant ces mots, Mercure me donne une plante qu'il vient d'arracher du sein de la terre, et il m'en fait connaître la nature ; sa racine était noire, mais sa couleur était blanche comme le lait : les dieux la nomment moly. Les hommes ne peuvent arracher cette plante, mais tout est possible aux immortels ». (chant X).

Dans le texte grec, le moly est désigné par la périphrase « φάρμακον ἐσθλὸν », qui veut dire « herbe salutaire », « herbe de vie » ou encore « herbe noble » selon les traductions. Le Moly, donc « plante de fiction » s'oppose aux herbes de Circé comme la mandragore (appelée aussi *Kirkea* ou *Circaea* d'où Circé tient son nom) et d'autres plantes qui lui permettent de réaliser ses charmes. Circé mélange à la nourriture des « φάρμακα λύγρα », qui font oublier aux hommes leur patrie ; au contraire, Hermès donne à Ulysse un « φάρμακον ἐσθλὸν », le « moly ». On a donc une opposition dans l'*Odyssée* entre Circé qui donne la glandée aux compagnons d'Ulysse changés en porcs et Hermès qui donne le moly à Ulysse afin de le protéger du cyceon de l'enchanteresse (filtre composé de vin de Pramnos mêlé à du miel).

Cette « plante mythologique » a par la suite été mentionnée par Ovide dans ses *Métamorphoses* livre XIV :

*Pacifer huic dederat florem Cyllenius album  
Moly vocant superi, nigra radice tenetur*<sup>(4)</sup>

Ovide s'en tient donc à la description d'Homère quant aux couleurs des racines et des fleurs. Nous verrons que de tels renseignements seront précieux pour les botanistes qui tenteront d'identifier la plante. Qui plus est l'opposition noir/blanc fera accéder la plante à un symbolisme tout particulier.



**Figures 7 et 8** - Jan van der Straet. Mercure, Ulysse et Circé. Florence, Palazzo Vecchio 1572.

(4) Le héros avait reçu du dieu qui porte le Caducée une fleur dont la feuille est blanche, la racine noire, et que les dieux appellent 'moly'.



### Identification de la *hiérobotane moly*.

Le moly est désormais une plante qui fait légion dans la mythologie. Herbe hermétique, son nom viendrait de  $\mu\omega\lambda\acute{\upsilon}\epsilon\upsilon\nu$  qui veut dire antidote au poison. *Molu* est aussi ce qui émousse, amollit, affaiblit et par extension perdre de sa virulence, lutter contre le mal. Le moly ne serait donc pas une plante réellement identifiable mais plutôt un nom générique pour une sorte de plante magique apaisante. Herbe prophylactique et apotropaique, on la dénomme en langue anglaise sous la périphrase de « *soul-healing flower* » ou « *mighty herb* ». Cette herbe bulbeuse de la légende homérique peut-être classée au rang des *potentes herbae* tant vénérées.

Voyons donc ce que les botanistes et autres auteurs de l'Antiquité à nos jours ont pensé quant à la description de cette plante.

Dioscoride dans *De materia medica* (chapitre XLV) en dit la chose suivante : « *Le Moly a les feuilles du Gramen ou Dent de chien, plus larges toutesfois, & espandues sur la terre. Il produit les fleurs blanches, semblables à celles des violettes blanches, mais moindres que les purpurines.* »

Théophraste, lui, disait le moly semblable à la scille maritime (*Scilla maritima*). Cette plante était réputée avoir des propriétés thérapeutiques, et les trochiques de la scille (*trochiscorum scilliticorum*) entraient dans la composition de la thériaque d'Andromaque.



**Figure 9** - Scille maritime.  
Source : *Summa Gallicana*.

D'autres auteurs ont fait accéder le moly au statut de plante halophile en pensant que c'était le pourpier de mer (*Atriplex halimus*<sup>(5)</sup>). Ce qui est loin d'être probable car le pourpier de mer est réputé sans grande vertu médicinale, et qui plus est il est très commun (utilisé en salade par les pêcheurs). Or la propriété du moly est d'être magique et thérapeutique. Ces deux qualités étaient en général attribuées, de fait, à des plantes rares, donc certainement pas au pourpier de mer, très répandu. Le pourpier ne peut être le moly.

De nombreuses hypothèses ont été avancées quant à l'identification du moly ( $\mu\lambda\lambda\upsilon$ ). Pour Galien, c'était le mylé. Pour Pline une plante ayant pour nom « Halicacabon ». Conrad Gessner, médecin et botaniste

(5) Le terme *môlu* serait la transcription grecque du mot sémitique « *halimos* », d'où l'assimilation moly/pourpier.

du XVI<sup>e</sup> siècle, dans *Historia plantarum* affirme que c'est la rue sauvage : « *Vocant etiamnum sylvestrem rutam, quod in Cappadocia et Galatia Asiae finitima moly dicitur* ». Il suit ainsi l'opinion de Paul d'Égine, un autre médecin qui déclarait : « *Moly, quod nonnulli rutam sylvestrem* » (*Paulus Aegineta medici opera*). Jacques DALÉCHAMPS, botaniste du XVI<sup>e</sup> siècle, comme Conrad GESNER indique que le nom de moly a été attribué à d'autres plantes à « odeur », « figure » et « propriétés semblables » comme la rue sauvage.

Le moly a souvent été assimilé à la mandragore car tout comme la racine anthropomorphique, elle provoquerait la mort à quiconque l'arrache de terre. La racine offerte par Hermès est aussi une plante lumineuse par excellence (peut-être par extrapolation de ses fleurs blanches). Les cappadociens jetaient notamment de la moly dans les lieux sombres où le soleil ne se montrait jamais. C'est peut-être ce qui a conduit Claude DURET, auteur d'une *Histoire admirable des plantes* au XVI<sup>e</sup> siècle à mentionner que le moly aurait pu être l'aglaophotis ou herbe de baaras, toutes deux plantes brillant la nuit comme des lampes :

« *Cette plante qui mitige les maladies est supérieure à tous les autres médicaments [...] Le Moly d'Homère n'est autre que la plante nommé par Aelian, la Cynospaste ou Aglaophotin ; l'herbe ou racine de Baara de Joseph* ». <sup>(6)</sup>

Le moly a été mis en rapport avec des plantes réelles ayant des propriétés sédatives et narcotiques comme la morelle ou l'harmale, plante des steppes. Par sa comparaison à la *Scilla maritima*, le moly entre dans la catégorie des *Allium*, famille de plantes réputées avoir de grandes qualités magiques et curatives. Le moly pourrait être selon LINNÉ, *Allium moly*, pour d'autres ce serait *Allium victorialis*. D'autres ont assuré que c'était l'*Allium nigrum* dont le bulbe profondément enfoncé en terre rendait la plante difficile à arracher. La dernière hypothèse est de la chercheuse Suzanne AMIGUES, qui déclare que ce serait la nivéole d'été.

Cependant bien que l'on ait essayé de nombreuses fois de l'identifier, peut-être que le moly n'est qu'une plante fictionnelle, certes inspirée de plantes réelles mais qui n'existe pas réellement. Ce serait une herbe mystérieuse utilisée en tant que symbole, dont la signification doit être apportée par des mythologues et non des botanistes.

### Symbolisme du moly.

Le moly c'est déjà le symbole du pouvoir du dieu Mercure. C'est par cette plante qui contient tous les secrets (*in occulto est radix*) qu'il change le destin du héros Ulysse et qu'il s'oppose indirectement aux pouvoirs de Circé. Effectuant la donation de la plante discrètement, dans le dos de l'enchanteresse, Mercure devient un dieu de la confiance, un *Mercurius Susurrus*, qui chuchote et établit discrètement sa « transaction » auprès d'Ulysse. Mercure, avec le moly, devient non seulement un expert en plantes mais aussi renforce son rôle d'intercesseur comme le souligne Suzanne AMIGUES :

« *Hermès ne contrarie donc pas ouvertement les desseins de Circé : il disparaît après*

(6) Claude DURET. *Histoire admirable des plantes*. Paris. 1605. Chapitre II : Du Moly d'Homère ou Herbe Baaras de Joseph.

avoir remis à Ulysse le moly, doué de la vertu prophylactique et apaisante de la 'baguette d'or' dont la plante prend en quelque sorte le relais [...] Hermès exerce par l'intermédiaire du moly son pouvoir de dieu pacifèr ».



**Figure 11** - Détail. Ulysse recevant le moly de la main de Mercure.

**Figure 10** - Alessandro Allori. Mercure, Ulysse et Circé. Florence. Palazzo Salviati. 1575 1576.

C'est en quelque sorte cette faiblesse du pouvoir de Circé, contrecarré par une simple racine, qui est mis en avant dans le poème « De la galanterie » issu de l'œuvre de Sébastien Brant, *La Nef des fous* :

*Qu'on songe à Circé en sa soue,  
Calypso, le chant des sirènes  
Vous font mesurer mon pouvoir.  
Qui se fie à sa ruse sage  
Je le met au fond du potage.  
Ceux qui par moi sont mis à mal  
Nulle herbe ne peut les guérir.*

Venons-en maintenant à la signification même de la plante. Avec la mandragore, le moly a souvent été vu comme le symbole de la division spirituelle de l'homme, du fait de sa racine noire et de la blancheur de ses fleurs. Le Moly a aussi été vu comme l'intermédiaire entre deux mondes, deux réalités. Le lumineux Hermès venant du Ciel et de l'Olympe, et les charmes de la chthonienne Circé, représentant l'Enfer. Le moly est également devenu le symbole du trouble profond de l'âme. Pour les néoplatoniciens, le moly représente la *παιδεία*, à savoir, l'éducation spirituelle de l'homme qui permettra de l'éclairer. En effet la racine noire représente les débuts difficiles de l'apprentissage, alors que les fleurs blanches sont les fruits du savoir. Pour l'humaniste Guillaume BUDÉ, le moly est le symbole de la philosophie. C'est dans la plante qu'est contenue l'indulgence divine qui permet d'atteindre la raison rectifiée (*ratio correctata*).

Une autre légende dit que le moly serait né du sang du géant Picolous, amoureux de Circé. Hélios serait venu en aide à Circé et aurait tué le géant. La racine noire serait le sang du géant tandis que les fleurs blanches représenteraient la victoire lumineuse du dieu. Parlons maintenant de ce contraste blanc/noir de la plante exalté dans la légende. Le moly a été réutilisé

en tant que plante alchimique sous le nom de « Molybdnos », ou plante Saturnienne, dont ils disaient que la racine était de plomb, la tige d'argent et les fleurs d'or. Les couleurs du texte homérique se changent donc en métaux dans les propos des alchimistes. Notons d'ailleurs que le moly figure aussi dans le « jardin alchimique » de Daniel Stolcius (*Viridarium chymicum*) :

*Comme un jardin verdoie d'herbes, de plantes choisies,  
De même notre jardin contient de maintes espèces.  
Ici l'hyacinthe, la vigne, la lunaire, le moly,  
Là les moissons de blé, et ta fleur, rouge rose,  
Le fruit hespérien, le mûrier, le laurier,  
Le rameau d'or, le myrte, l'olive et le safran.*

Figurant aux côtés de la lunaire dans le jardin d'Hermès, le moly du sixain de Stolcius représente une valeur alchimique indéniable. Dans sa *Septimana Philosophica*, Michael Maier met en scène un dialogue entre Salomon, un expert en herbe et la reine Saba. Lorsqu'elle lui demande si le moly possède des propriétés chimiques, celui-ci répond avec empressement : « *Quin tota Chymica est* ».

Pour terminer cette partie sur le symbolisme de la racine de Mercure, il m'est nécessaire de parler des emblèmes qui lui sont liés. Un emblème est au XVI<sup>e</sup> siècle une image accompagnée d'un court poème décrivant ladite image et lui attribuant un sens moral. On peut citer deux emblèmes liés au moly. Le premier d'André Alciat, considéré comme l'un des fondateurs du genre emblématique, intitulé *Facundia difficilis* (l'éloquence est difficile) et le second de Pierre Coustau intitulé *Magnae res sine magnis periculis non fiunt* (Par grandes difficultés on vient aux honneurs & biens).



**Figure 12** - André Alciat. *Emblemata*. 1584.  
Source image : French Emblems At Glasgow.



**Figure 13** - Pierre Coustau. *Le pegme*. 1560. Source image : French Emblems At Glasgow.

Ainsi avec celui d'Alciat c'est le *logos* qui est symbolisé par le moly. En effet selon l'auteur, tout comme la racine est difficile à trouver et arracher, l'éloquence est difficile à acquérir. Pour Pierre Coustau, le noir de la racine se transformant en fleurs blanches au sommet de la plante, montre la difficile élévation d'une vie modeste aux honneurs et aux titres.

Voilà un bref aperçu du symbolisme tant iconographique, qu'alchimique, littéraire ou philosophique de la racine homérique. Je terminerai cette partie sur le moly en mettant en regard quelques vers de Ronsard et une strophe des *Bucoliques* d'André Chénier afin de montrer que le moly est toujours présent en poésie après tous ces siècles, et inspire encore la littérature.

*« Helas si vous aviés tant soit peu de raison,  
Vous cognoistriés bien tost qu'on vous tient en prison,  
Pipés, ensorcellés, comme par sa malice  
Circe tenoit charmés les compagnons d'Ulysse.  
O Seigneur tout puissant, ne mets point en oubly  
D'envoyer un Mercure avecques le Moly  
Vers ce noble Seigneur, à fin qu'il admoneste  
Et luy faice rentrer la raison en la teste »*  
(Ronsard, *Discours des misères de ce temps*)

*« Ensuite avec le vin, il versait aux héros  
Le puissant népenthès, oubli de tous les maux ;  
Il cueillait le moly, fleur qui rend l'homme sage ;  
Du paisible lotos il mêlait le breuvage »*  
(André Chénier, *Bucoliques*)

Je noterai juste que ce poème de Chénier met en lumière un trio de plantes énigmatique de l'œuvre d'Homère : le népenthès lié à la princesse Hélène, le moly et le lotos, fleur du peuple des Lotophages. Tout comme le moly, ces deux plantes ont fait l'objet de nombreuses études afin de les identifier.

### D'esculape à Asklépios : l'évolution de la science des plantes



**Figure 14** - Xilographie représentant Esculape tirée de l'ouvrage *La bible des poètes*, publié à Paris chez Antoine Vérard en 1498. (Source Bnf).

Asclépios est le fils d'Apollon et de la nymphe Coronis. Cette dernière osa commettre l'adultère avec un mortel, ce qui provoqua la colère du dieu. Aidé de sa sœur Artémis, il tua la nymphe et son amant. Le petit Asclépios fut d'abord confié à une nourrice puis il fut recueilli par un berger qui le nourrit du lait de ses chèvres et plus tard Apollon confia son fils au Centaure Chiron

où il fit des progrès rapides dans la connaissance des simples et les vertus thérapeutiques des plantes sauvages.

Athéna lui donna deux fioles contenant du sang de la gorgone Méduse tuée par Persée. L'une permettait de tuer et l'autre de ressusciter les morts. Asclépios s'en servit à plusieurs reprises (Lycurgue, Capanée, Tyndare, Hippolyte...) mais Hadès se plaignit à Zeus que l'ordre du monde risquait d'en être changé et ce dernier foudroya Asclépios.

Esculape, aurait été le premier à avoir trouvé la bétoine, réputée apte à soigner 47 maladies aussi différentes que fractures, plaies, problèmes oculaires, maux de dents, douleurs d'estomac ou de la rate, fièvres, calculs, etc... C'est ce que nous dit Antonius Musa, médecin de César Auguste, dans son traité de la bétoine (*Antonii Musae de herba vettonica liber*). Je vous restitue la prière en langue latine issue de son ouvrage :

« *Herba uettonica, quae prima inuenta es ab Aesculapio uel a Cirone centauro, his precibus adesto ! Te peto, magna herbarum, per hunc qui te iussit creari et remediis plurimis adesse, his numero quadraginta septem adesse digneris!* ».<sup>(7)</sup>



Figures 15 et 16 - Scolapius qui uetonicam inuenit. Cliché Bnf.

Il existerait d'autres prières dans le même genre, faisant appel au dieu comme celle-ci :

« *Sainte herbe chrysocanthe, par Esculape, l'inventeur des simples, je te prie de venir ici près de moi joyeusement avec ta grande vertu et de m'accorder ce que je te demande avec confiance* ».

Esculape serait aussi le dieu donnant des conseils thérapeutiques sur les plantes selon Macer Floridus (probablement le poète et naturaliste romain Aemilius Licinius Macer) dans *Des vertus des plantes* (*De viribus herbarum*) :

(7) « Bétoine, toi qui as été découverte la première par Esculape ou par le centaure Chiron, sois favorable à mes prières. Je t'implore, herbe puissante, par celui qui a donné l'ordre que tu sois créée, et que tu serves à une foule de remèdes ; veuille aider à composer les 47 remèdes que voici ».

« *Asclepius, quam chamaemelum nos vel chamomillam  
Dicimus ; haec multum redolens est et brevis herba* »<sup>(8)</sup>

Après avoir mentionné la camomille, Esculape se serait penché sur l'oignon disant « qu'il est sain, surtout pour l'estomac », et que « même que la vue seule de cette plante anime le teint de ceux qui la regardent ».

Les Grecs donnent le nom ἀσκληπιός / asklêpiás (« herbe d'Asclépios ») à différentes plantes aux vertus médicinales, dont le dompte-venin officinal (*Vincetoxicum hirsutum*) aussi appelé Asclépiade blanche. À l'époque moderne, Carl von LINNÉ nomme la famille *Asclepiadaceae* et le genre *Asclepias* en l'honneur du dieu. C'est une famille botanique comprenant plusieurs plantes comme l'*Asclepias fruticosa* ou encore l'*Asclepias diadema* (euphorbe à larges feuilles). On retrouve donc la même analogie avec le dieu Mercure et sa mercuriale, ou l'hermodactyle reprenant le nom grec de la divinité.

Il faut bien se rappeler qu'Asclépios guérisseur, avait aussi le pouvoir de vie (*Bios*) ou de mort (*Thanatos*). Mais il ne rendait la vie, que par la fiole que lui avait donné Athéna, contenant le sang de la gorgone. Il était capable de ressusciter les morts par le pouvoir des plantes. Comme il l'a fait avec Hippolyte, tué par un monstre marin après l'accusation de Phèdre. Hippolyte ressuscité par les herbes prend le nom de Virbius et devient par la même occasion une divinité inférieure. Cet acte du dieu-médecin est notamment relaté dans les *Métamorphoses* d'Ovide.



**Figure 17** - Esculape ressuscitant Hippolyte, par Jean Daret. 1636.

« Mais la vie ne m'eût point été rendue sans l'art puissant du fils d'Apollon : je la dus à la vertu de ses plantes, en dépit de Pluton indigné. Alors, craignant que ma présence, qui manifeste un si grand bienfait, n'excite encore contre moi les fureurs de l'envie, Diane m'enveloppe d'un nuage épais ; et, afin que je puisse être vu sans danger pour mes jours, elle augmente mon âge, altère et change tous mes traits. »

(Ovide. *Les métamorphoses*. XV, 479-546)

(8) « Esculape fait un grand éloge de l'anémis, que nous appelons camomille. C'est une herbe très odorante et petite, qui ressemble tellement à une autre herbe, qui, à cause de son amertume et de sa puanteur, est appelée vulgairement *amurisca*, que leur odeur suffit à peine pour les faire distinguer. ». Traduction française.

Malheureusement, il n'est pas précisé de quelle plante, Esculape se serait servi pour rendre la vie à Hippolyte, seuls les termes génériques de « plantes » ou d'herbes « énergiques » (*Fortibus herbis* dans le texte latin) selon les traductions, sont utilisés. Sans spécification de ladite plante. Et si c'était la bétoine découverte par le dieu qui avait été utilisée ?



**Figure 18** - Esculape rend la vie à Hippolyte. 19<sup>e</sup> siècle. Musée national du château de Fontainebleau. Sur cette représentation, Esculape ne se sert d'aucune plante. Aucune herbe n'est représentée (cette illustration va donc à l'encontre des textes antiques). C'est la médecine par le geste et le discours qui prime dans cette représentation iconographique.

Esculape, connaissant les principes de la pédagogie, aurait transmis son savoir botanique à ses enfants. La fille d'Esculape, Hygieia (Valetudo) aidait à guérir de leurs maux aussi bien les humains que les animaux : le nard, la valériane, l'armoise et le ricin, autant d'invocations à l'efficacité divine par son intermédiaire. Les deux fils d'Esculape, avaient hérité du savoir de leur père. L'un d'eux, Machaon, chirurgien habile avait soigné, avec des applications de plantes, Ménélas, blessé de la flèche de Pandarus. Il réitéra l'exploit avec Philoctète mordu par un serpent venimeux. La plaie avait suppuré, Machaon

Selon le poète Pindare, Esculape opère sa médecine grâce « à la parole, aux herbes et au couteau ».<sup>(9)</sup> C'est dans sa 3<sup>e</sup> ode pythique, qu'il relate la vie du dieu et déplore le décès de Chiron son maître :

*« Il guérissait les uns par l'art secret des enchantements, les autres par des brewages adoucissants, plusieurs par un baume salutaire répandu sur leurs plaies, d'autres enfin par les incisions douloureuses d'un acier tranchant. »*

Esculape était aussi le dieu qui guérissait, pendant le sommeil. En effet de nombreux malades se réunissaient dans le sanctuaire d'Asclépios à Epidaure pour y trouver la guérison. Ils s'endormaient dans l'abaton et c'est pendant l'incubation (*enkoimesis*), qu'ils étaient guéris dans leur songe par le dieu, comme en témoigne cette épigraphie, présente dans le sanctuaire :

*« Timon blessé par une lance sous l'œil. Il s'endormit dans l'abaton<sup>(10)</sup> et eut une vision : il lui semblait que le dieu broyait des herbes et les lui versait dans l'œil. Et il fut guéri. »*

Voici un extrait de la plaque en grec ancien : « *καὶ οἱ ὁ θεὸς ποίαν τρίψας ἐγγεῖν εἰς τὸν ὀφθαλμὸν* ».

(9) C'est ce qui amènera plus tard Benvéniste à parler de la médecine tripartite : la médecine du couteau, la médecine des plantes et la médecine de la parole.

(10) Partie du sanctuaire où avait lieu l'incubation.



y appliqua un baume guérisseur qui plongeait Philoctète dans un profond sommeil.



**Figure 19** - Sebastiano Ricci, (1659-1734), *Le rêve d'Esculape*, Huile sur toile, 1710. 62 × 101 cm. Galleria dell'Accademia, Florence. Esculape sur un nuage apparaissant dans la chambre des endormis représente une scène similaire à l'incubation antique.



**Figure 20** - Pierre-Narcisse Guérin. (1774-1833). *Offrande à Esculape*. Musée d'Arras

### Les dieux médecins au caducée et les serpents guérisseurs

Bien souvent on tend à confondre les caducées d'Esculape et Mercure. Pourtant ce ne sont pas les mêmes. Alors que celui d'Esculape n'a qu'un serpent enroulé autour d'un bâton de bois, appelé aussi « bâton serpenteaire », celui de Mercure se compose de deux serpents enlacés autour d'un bâton surmonté d'une paire d'ailes. Ce bâton serait fait d'or. On parle souvent d'ailleurs d'Hermès à la baguette d'or (Ερμείας χρυσόραπις).

Hermès, aurait, selon la mythologie, échangé à Apollon, sa lyre contre le caducée.



**Figure 21** - Caducées d'Esculape et de Mercure.

Ce bâton avait des pouvoirs, il pouvait notamment donner le sommeil. Un jour qu'Hermès vit deux serpents se battre, il les sépara à l'aide de son caducée. Les reptiles s'enroulèrent autour du bâton. D'où sa représentation actuelle. Les deux serpents seraient aussi le symbole du partage des deux mondes terrestre et souterrain, en d'autres termes la vie et la mort.

Concernant le caducée du fils d'Apollon, la légende rapporte qu'un jour, Asclépios, voyant un serpent se diriger vers lui, tendit son bâton en direction de l'animal qui s'y enroula. Asclépios frappa le sol et tua la bête. Un second serpent apparut soudain, tenant dans sa bouche, une herbe mystérieuse avec laquelle il rappela à la vie l'autre reptile. Asclépios eut alors la révélation de la vertu médicinale des herbes.

Il ne faut pas oublier que le caducée n'est pas que l'attribut des dieux de la médecine, d'autres divinités sont parfois représentées avec : la Félicité

(*Felicitas*), Némésis, déesse de la vengeance et de la justice, étant parfois représentée avec un caducée, symbolisant la paix et la neutralité, il existe même une représentation de Priape avec un caducée (n'oublions pas que le caducée avait comme symbolisme premier, la fertilité et l'abondance).

Ainsi l'on peut dire qu'il y a eu une médicalisation du caducée mercuriel, ou du caducée esculapien ? Mais comment expliquer cette évolution ? L'explication du caducée médical réside, peut-être, dans l'association serpent - bâton. Le serpent représenterait le remède (puisqu'il connaît les herbes curatives) tandis que le bâton symboliserait l'arbre de Vie, vie que le praticien essaye de maintenir grâce à ce remède. Jacqueline Vons, historienne de la médecine, reprend cette symbolique de l'arbre, pour expliquer le rôle du bâton et ses vertus :

*« Le bâton a aussi un sens symbolique très fort, car il est lié aux forces chtoniennes (chtôn : la terre), il est fait du bois d'un arbre, qui plonge ses racines dans les entrailles de la terre, dans un monde interdit aux hommes et tire de la terre des forces utiles à la vie des hommes sur terre ».*<sup>(11)</sup>

De plus il ne faut pas oublier que le caducée n'est visiblement pas une « propriété ». C'est un attribut qui transite, qui passe de main en main, se transmet. Apollon l'a cédé à Mercure, Esculape l'a légué à Hygie (on retrouve quelques représentations d'Hygie avec le caducée). Mais revenons plus amplement sur la figure du serpent. Le serpent représente le savoir, et l'éternité (par extension la vie éternelle et la santé ?) car en rampant au sein de la terre et des plantes, il connaît tous leurs secrets. De nombreuses légendes et contes mentionnent le serpent et sa capacité de s'auto-guérir en ingérant des plantes médicinales, qu'il sait curatives d'instinct. On l'a vu en premier lieu avec le bâton d'Esculape, pourtant ce n'est pas la première fois que cette histoire est mentionnée. Selon la mythologie grecque, Minos eut un fils de Pasiphaé, se prénommant Glaucus, qui disparut un jour sans laisser de traces. Le roi de Crète demanda à un certain Polydius de le retrouver. Celui-ci le retrouva mort dans une cave. Minos enferma Polydius, l'homme sage, dans la cave jusqu'à ce qu'il eut ramené à la vie son fils. Un serpent apparut près de Polydius dans la cave. L'homme le tua et peu de temps après un second serpent surgit. Voyant son compère mort il repartit et revint avec une herbe qu'il déposa sur le serpent mort et le fit revenir à la vie. C'est avec cette même herbe par la suite que Polydius ressuscita Glaucus, ce qui fit la joie de son père Minos.

C'est dans le domaine du conte merveilleux que cette histoire va être reprise. Dans ce conte allemand « Les trois feuilles vertes » (*Drei grüne Blätter*), la légende antique va être modifiée. C'est un prince qui sera enfermé auprès de son épouse dans le caveau royal, qui va rencontrer les deux serpents « botanistes ». Ayant fait la promesse d'être enterré avec la princesse, si celle-ci mourait avant lui, il fait la rencontre des deux reptiles, puis se servira des trois feuilles curatives pour ramener sa bien-aimée à la vie :

*« Quelques temps après, un second serpent sortit du même coin ; mais voyant que l'autre était mort et taillé en pièces, il se retira. Il revint bientôt, portant dans sa bouche trois feuilles vertes. Il prit les trois tronçons du serpent mort, les rapprocha, de manière à réunir tout le corps, et mit sur chaque blessure une des feuilles. Au bout de quelques instants les tronçons se trouvèrent ressoudés,*

(11) Jacqueline Vons. Mythologie et médecine. Paris, Ellipses, 2000. Page 87.

le serpent déroula ses anneaux ; il avait recouvré la vie, et les deux reptiles s'éloignèrent à la hâte. »

Cette légende a même été reprise en littérature jeunesse. Dans *Ratus à l'hôpital* par exemple. M. Tang, le compagnon de chambre du célèbre rat vert lui raconte une anecdote sur la raison de sa bonne santé :

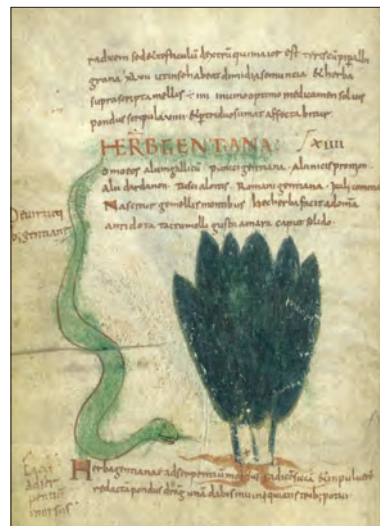
« M. Tang prend un air mystérieux et répond :

- C'est grâce à un serpent ! Un jour, raconte-t-il, un de mes ancêtres, qui était paysan, travaillait la terre. Avec son outil, il blessa un serpent, mais il ne le tua pas, bien que ce serpent fût dangereux. Mon ancêtre était intelligent : il suivit le reptile et regarda ce qu'il faisait pour se soigner. Il l'observa et nota toutes les plantes qu'il mangeait et les herbes auxquelles il frottait sa blessure pour guérir. Avec ces plantes et ces herbes, mon ancêtre fit une tisane miraculeuse : le thé de longue vie qui est aujourd'hui célèbre et dont je bois tous les jours une tasse. C'est lui qui me donne la force et la jeunesse. »<sup>(12)</sup>

Il ne faut pas oublier d'ailleurs, que les traités botaniques, ou de botanique « magique », mentionnent souvent l'aptitude des serpents à fuir ou à aimer naturellement telle ou telle plante. De s'auto-soigner avec les herbes de la nature. De ce fait plusieurs traités mentionnent à foison des plantes efficaces contre les morsures de serpent.



**Figure 22** - Pseudo Apulée : le plantain « *Herbae Plantaginis* » était réputé excellent pour traiter les morsures de serpents.



**Figure 23** - Pseudo-hippocrate. *De ponderibus medicinalibus*. On peut y lire la chose suivante : *Herba gentiana ad serpentium morsus. Herbae gentianae radicem siccam et in pulverem redactam, pondus dragmam unam dabis in vini quietos* (Herbe gentiane pour les morsures de serpents. Racine séchée, réduite en poudre, le poids d'une drachme donnée dans du vin).

(12) Jeanine et Jean Guion. *Ratus à l'hôpital*. Hatier, Paris, 2000. page 54.

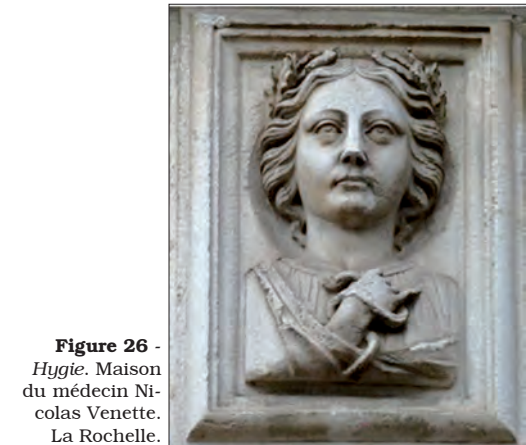
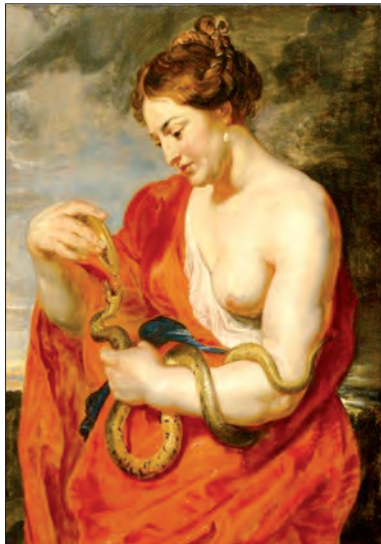
Cette légende des deux serpents existe aussi chez les belettes au Moyen Age. Dans le *Lai d'Eliduc* de Marie de France, une belette (*musteile*) tuée d'un coup de bâton par un serviteur est ressuscitée par une fleur rouge médicinale qu'une de ses compagnes était allée chercher dans la forêt après l'avoir vue morte et qu'elle place dans la bouche de la morte. La femme d'Eliduc ordonne à son serviteur de lancer son bâton sur la belette pour lui faire lâcher la fleur. La femme récupère la fleur et la place dans la bouche de Guilladon, l'amie d'Eliduc, son mari :

*As herbes est al bois venue ;  
Od ses denz ad prise une flur  
Tute de vermeille colur ;  
Hastivement reveit ariere ;  
Dedenz la buche en teu manere  
A sa cumpaine l'aveit mise,  
Que li vadlez laveit ocise,  
En es l'ure fu revescue.*



**Figure 24** - Serpent goûtant un pied de bétoine.  
*P. Dioscoridae pharmacorum simplicitum relique  
medicæ libri VIII.*

Le serpent comme symbole de la médecine, ou attribut des médecins, a, selon moi, redoublé de force avec les représentation d'Hygie. Hygeia est quasiment toujours représentée avec un serpent enroulé autour du bras. Le reptile devient donc un « compagnon » du praticien.



**Figure 26** -  
Hygie. Maison  
du médecin Nicolas  
Venette.  
La Rochelle.

**Figure 25** - Peter Paul Rubens, (1577-1640). Hygie nourrissant le serpent sacré. ca. 1615. Detroit Institute of Arts.

### Des dieux précurseurs de la médecine : Apollon et Chiron, enseignants d'Esculape et Mercure.

Apollon, dieu-poète, aurait été le premier détenteur du caducée. Il l'aurait donné à Hermès (et selon d'autres légendes, à son fils Esculape). Dans les *Métamorphoses* d'Ovide, il se déclare être le véritable roi des herbes et en connaître toutes les propriétés, dans le discours qu'il fait à Daphné :

« C'est moi qui ai inventé la médecine, on m'appelle ' celui qui porte secours ' dans tout l'univers et je suis le maître des plantes médicinales. Malheur à moi ! Aucune plante ne peut guérir le mal d'amour, et mon art, utile à tous, est inutile à son maître ».

Ayant le laurier pour attribut, c'est aussi un dieu agricole dans certaines régions. Plusieurs plantes lui étant dédiées portent le nom *Apollinaris*. On peut citer la jusquiame (*Apollinaris herba*). En dieu de la lumière et du soleil, il est lié au tournesol puisqu'il changea Clytie en cette fleur.

Apollon semble occuper une place prépondérante dans le temple de la médecine et pourtant le centaure Chiron partage cette connaissance avec lui, et lui dispute la maîtrise des plantes médicinales. Chiron est connu pour avoir soigné sa blessure, provoquée par la flèche d'Hercule, au moyen de la petite centaurée. C'est ce même centaure qui enseigna à Achille, l'art et la connaissance des plantes médicinales pendant son jeune âge. Chiron aurait conseillé à Achille de soigner ses chevaux à l'aide d'ache, *Apium graveolens L.*, sorte de céleri sauvage, qui fut considéré comme une panacée au Moyen Âge.

Achille se servira de cet enseignement botanique plus tard afin de guérir son neveu Télèphe avec l'achillée.



**Figure 27** - Le centaure Chiron enseignant la science des plantes au jeune Achille.

C'est grâce à la connaissance des herbes guérisseuses que Chiron à la gloire d'être honoré comme une des divinités de la médecine antique. Galien, le célèbre médecin fait remonter la science des médicaments au centaure. LINNÉ se souviendra de lui dans les appellations savantes d'un grand nombre de plantes, la plupart vulnérables : grande centaurée, herbe d'or et grande aunée sont les "herbes de Chiron" : *chironias*, *chironion*, *panaces Centaurion*.

Pline affirme aussi que Chiron aurait inventé l'ampelos, à savoir le raisin de Chiron (*ampelos chironia*), sorte de vigne noire :

« Est Chironis inuentum ampelos, quae uocatur Chironia ».

On a donc un tableau final où Chiron, Apollon et Achille constituent un trio imposant de « maîtres » des plantes guérisseuses, auxquels viennent s'ajouter plus tard, les deux dieux Esculape et Mercure. Le dieu barbu et le dieu voyageur. C'est ainsi une médecine botanique à cinq visages qui se profile.

### À qui revient la paternité de la médecine ?



**Figure 28** - Couverture de la revue *Les annales, coopératives pharmaceutiques*. Esculape y est représenté avec le coq, son attribut et tenant une poignée d'herbes.

Il est évident que plusieurs divinités se « battaient » pour le prestige de l'invention de la médecine. L'Odyssée faisait par exemple de Péon, l'inventeur de la Pivoine, le père des médecins. A. DELATTE dans son *Herbarius* (1938) fait une synthèse de ces divers courants de la mythologie et de tout ce que les Dieux ont apporté à la botanique :

*« D'autres rapportent l'invention de la médecine et de l'herboristerie à Apollon dont le dieu Péon, ne fut, selon certains, qu'une hypostase. Il aurait enseigné cet art aux Asclépiades et à la nymphe Oenone. Une troisième tradition attribue cette découverte à Esculape et à ses descendants : Machaon et Podalire, les médecins de la geste troyenne, et leurs cinq sœurs aux noms symboliques : Iaso, Akéso, Aiglé, Panacée, Hygie. Enfin, le centaure passait aussi pour l'inventeur de la botanique médicale. L'Illiade le représente déjà comme ayant instruit Esculape et Achille ; mais il fut aussi le maître de Pelée, de Jason, de Phénox, de Cocytos, et de Machaon. Une famille d'herboristes du Pélion, montagne réputée pour l'efficacité de ses simples, le tenait pour son ancêtre. On le glorifie particulièrement comme l'inventeur de la bryone et de la centaurée.*

On voit bien selon DELATTE, cette rivalité. Néanmoins il ne parle pas d'Hermès comme un prétendant aux origines de la médecine. Pourtant si l'on se base sur la dénomination des plantes, il en va tout autrement. C'est une autre typologie qui se met en place. Le cas de la « Triple panacée » en est un bon exemple. Dans sa *Recherche sur les plantes*, le célèbre philosophe grec Théophraste, nous présente trois panacées dédiées à 3 divinités ou semi-divinités : la panacée d'Asclépios, la panacée de Chiron et celle d'Hercule. On voit donc que les grands noms de la médecine sont Hercule, Chiron et Asclépios et qu'ils sont placés sur le même plan d'importance par cette dénomination. Mercure n'a pas sa propre panacée, et se voit donc relégué à un niveau secondaire si l'on prend en compte ce critère.

La Panacée de Chiron a « une feuille semblable à la patience, mais plus grande et plus poilue, une fleur jaune d'or, une racine longue ». Cette plante qui aime les terrains gras et qu'on utilisait pour les morsures de vipères serait la grande aunée qui pousse notamment selon Suzanne AMIGUES, sur le Pélion, où selon la légende Chiron aurait enseigné sa science à Esculape. La Panacée d'Asclépios avec sa tige noueuse, bonne contre les serpents et semblable aux feuilles de la thapsie serait une ombellifère (*Ferulago nodosa*) endémique du sud de la péninsule balkanique et de la Crète. Enfin la Panacée d'Héraclès, bon remède pour la "maladie sacrée" (épilepsie) est aussi une robuste ombellifère/apiacée de Méditerranée centrale et orientale (*Opopanax hispidus*). Selon la légende, Hercule aurait été atteint d'épilepsie, d'où le nom de la plante.

Au final la botanique était la première médecine durant l'Antiquité. Et le premier médecin était celui qui maîtrisait les simples. L'importance des dieux de la médecine varie selon le lieu géographique selon moi. Néanmoins on retrouve en général dans la hiérarchie, de même que les dieux de l'Olympe ont été classés par générations, on pourrait en faire exactement de même pour les dieux-médecins ou héros-guérisseurs. Dans ce classement, Apollon se placerait comme le premier botaniste (qui constituerait à lui seul la première génération), puis Péon et Chiron (la deuxième génération de médecins-botanistes), Esculape, Achille et Hercule (les élèves de Chiron, formant la 3<sup>ème</sup> génération) et enfin Mercure (qui malgré qu'il soit le créateur du Moly, n'est pas un véritable praticien des simples comme ses prédécesseurs).



**Figure 29** - Les divinités de la médecine : Mercure, Apollon, Asclépios, Hygie, Iaso et Panacée.

## Conclusion.

De nombreux dieux se partagent le domaine de la médecine et des médicaments dans la mythologie. Hormis les divinités que nous avons citées, Zeus tout comme Prométhée revendiquaient leur place dans l'élaboration des médications. Dans le *Prométhée enchaîné* d'Eschyle, le supplicé puni par Zeus, se souvient du rôle qu'il a joué en médecine :

(13) Jacqueline VONS, « Dieux, femmes et «pharmacie» dans la mythologie grecque », *In: Revue d'histoire de la pharmacie*, 89<sup>e</sup> année, n° 332, 2001. pp. 501-512.

« Autrefois, quand quelqu'un tombait dans l'état de maladie, aucun remède n'existait, ni aliment, ni topique, ni breuvage. Par manque de médicaments, tous les hommes dépérissaient ; mais c'est moi qui leur ai appris comment composer des remèdes bienfaisants, et grâce à eux, ils peuvent maintenant repousser loin d'eux toutes les maladies ».<sup>(13)</sup>

Le dieu de la médecine dans l'Antiquité a donc plusieurs casquettes : celui de *rhizotomoi* (coupeur de racines), de cueilleur de simples, des *pharmakopôlai* (préparateur de remède), de découvreur, de pédagogue (qui enseigne la vertu d'une plante à un héros).

Cet imaginaire va aussi se développer en littérature. Rappelons-nous le *Songe d'une nuit d'été*, qui nous apprend que Cupidon, a par accident, changé les propriétés d'une fleur, en la touchant d'une de ses flèches ? C'est le suc de cette fleur pourpre, distillé dans les yeux, qui servira à Obéron comme philtre d'amour.

Les dieux du panthéon grec ont donc, volontairement ou non une influence sur la science médicale et la science des plantes. Par leur pouvoir, ils ont la capacité tour à tour de « créer », « modifier » une plante ou bien « conseiller », « donner » des herbes aux hommes pour les soigner, les protéger de sortilèges, changer leur destin. On peut parler dans de tels cas d'une « mythologie médicale », de « légendes thérapeutiques ». Les divinités auraient aussi donné des racines (*stirpium*) aux médecins. Une image célèbre nous présente Eurésis, déesse de la découverte, tendant une racine de mandragore, au médecin Dioscoride.

